

ACTES DU COLLOQUE

« NEUJ PRO 2011 - 10èmes Rencontres Nationales des Professionnels et des Elus de la Jeunesse »

CONFÉRENCE - LE GRAND TÉMOIN

« Du Mal-être au retour à la confiance en soi »

↳ **Intervenant : Stéphane CLERGET, pédopsychiatre**

Stéphanie Moutoussamy :

Pour cette dernière conférence, je vous laisse en compagnie de Monsieur Stéphane Clerget, Pédopsychiatre à Paris. Il nous entretiendra comme convenu sur le sujet du « mal être des jeunes au retour à la confiance en soi ». Bonne conférence à tous et merci de votre participation.

Stéphane Clerget :

Bonjour.

Je vous remercie de votre invitation. Quand on m'a proposé de parler du mal être et du retour à la confiance en soi, un moment j'ai eu un doute. Je ne savais pas très bien si on allait parler du mal être des adolescents ou des professionnels qui s'occupent des adolescents tant, car finalement, le mal être des adolescents peut être contagieux.

Cette proposition, comme ça, d'aborder les choses sur le thème de la confiance en soi, ça m'a semblé assez intéressant dans la mesure où la question de la confiance en soi, de la perte de la confiance en soi et de l'acquisition d'une nouvelle confiance ne semblait vraiment être au cœur des processus de l'adolescence pour deux raisons.

D'abord, parce que l'adolescence est une série de pertes et du coup, on se met un peu à douter de la pérennité des choses. Je parle d'abord de la perte du corps de l'enfance, et puis la perte aussi de ses croyances, de ses façons de penser, de ses désirs parce qu'au moment de l'adolescence. Finalement, tout ça est un peu balayé. Même le regard que l'enfant portait sur ses parents, regard plein d'admiration, ce regard dévoué est aussi transformé. Même les liens d'amitié sont un peu remis en question. Donc, il y a une série de pertes qui s'imposent à l'adolescent qui sont donc, évidemment, source de tristesse, source d'inquiétude aussi, encore une fois par rapport à la pérennité des choses. Et toutes ces transformations-là, externes et internes vont faire que l'adolescent, très brutalement, ne va plus se reconnaître lui-même. D'où, évidemment, la perte de confiance en soi puisque c'est difficile d'avoir confiance en quelqu'un qu'on ne connaît plus, qu'on ne reconnaît plus en tout cas. C'est une période, effectivement, d'intenses transformations corporelles sans précédent. Si..., il y a peut-être aussi la période de 2 ans où il y a une croissance aussi extrêmement importante, mais on en a moins conscience alors. Là, il y a une transformation en très peu de temps assez radicale au moment du déclenchement de la puberté. Il faut vous remettre un peu dans le contexte d'imaginer qu'en quelques mois vous prenez 10 centimètres, que des poils poussent, que des seins poussent, un vrai film d'horreur ! Et c'est sans doute pour ça d'ailleurs que les adolescents sont si fascinés par les films d'horreur, par les films de transformations corporelles ; sans doute pour ça qu'au moment du début de l'adolescence, les dessins changent, qu'ils font pas mal de dessins avec des représentations comme ça, soit

absolument abstraites, soit très métaphoriques. Donc ces transformations-là sont évidemment source d'inquiétude. Elles expliquent le temps passé, notamment dans la salle de bain à s'observer pour s'habituer à ce nouveau corps. Elles expliquent aussi la maladresse parce qu'évidemment quand on se retrouve au volant d'une nouvelle voiture on a un peu de mal à la maîtriser et c'est un petit peu pareil avec ce nouveau corps. Donc cela explique la fréquence des accidents. À partir de 12/13 ans, les accidents physiques deviennent plus importants et sont, d'ailleurs, la première cause de mortalité à l'adolescence. Cela explique également un mauvais contrôle de ses gestes, mauvais contrôle de sa force aussi mais aussi cette volonté, parfois, de l'adolescent d'agir sur son corps pour essayer justement d'en prendre un peu possession parce qu'il a un peu l'impression d'être dépossédé ou en tout cas l'impression d'être possédé par une force qui le dépasse. Il y a pas mal d'attitudes de tentatives de maîtrise de son corps ; des attitudes comme tout bêtement des exercices physiques, du sport pour essayer de le maîtriser, et ça, c'est plutôt de bon aloi. Mais il y a aussi des marquages, toutes ces histoires de piercings, de tatouages, ça peut aussi se comprendre comme la volonté de marquer un corps qui nous échappe pour, encore une fois, bien se l'approprier, pour être sûr que quand le matin on se réveille c'est bien de notre corps dont il s'agit et pas d'un nouveau corps tellement la croissance semble rapide à cet âge-là. D'autres attitudes aussi peuvent se comprendre comme la tentative de maîtrise d'un nouveau corps, ce sont les conduites un peu d'ascèse, limitation alimentaire par exemple sans que ce soit forcément des anorexies vraies, mais des conduites un peu anorexiques et en tout cas la volonté de contrôler les apports, de contrôler les besoins du corps. Tout ça peut se comprendre comme cette tentative de maîtriser un corps qui nous échappe, de prises de risque aussi. Un certain nombre peuvent se comprendre aussi comme une volonté. Il y a là plusieurs motivations, on va en voir d'autres, mais l'une d'elles est justement d'explorer un peu les limites de ce nouveau corps parce qu'évidemment c'est à la fois source d'inquiétude, de tristesse parce qu'on quitte le corps d'avant, mais aussi source de grande excitation parce qu'on se retrouve d'un seul coup très puissant, un peu comme un super héros. C'est pour ça qu'ils aiment bien les films de super héros à cet âge-là, on a envie un peu d'explorer toute cette puissance nouvelle. Les prises de risque qui sont propres à cet âge-là s'expliquent aussi de cette manière-là. Elles ne sont pas nouvelles. Ça a toujours existé et c'est effectivement sous-tendu par le désir de connaître véritablement les limites de ce corps, la solidité, la compétence de ce nouveau corps. C'est bien que les adolescents puissent le faire, encore faut-il que ce soit de manière un peu encadrée pour éviter les risques. Donc l'encadrement de sports à risque par exemple ou d'activités diverses sont bien évidemment très utiles à cet âge-là. C'est bien que ça puisse se faire dans la réalité pour que l'adolescent puisse vraiment apprendre à connaître et, secondairement à maîtriser son nouveau corps.

Il y a d'autres remaniements évidemment à cet âge-là qui sont tous les remaniements liés au désir, l'apparition du désir sexuel ? Ca peut expliquer la prise de distance avec les parents puisque, évidemment, le rapprochement affectif et physique avec les parents peut devenir très angoissant, et ça peut être nourri d'inquiétude liée à l'inceste. Cela explique que, par exemple, on entend souvent les parents se plaindre qu'ils ne peuvent plus embrasser leur enfant, qu'il les repousse. Ca explique aussi, parfois, des réactions un petit peu brusques quand le parent vient toucher son enfant, mais ce n'est pas la seule raison des prises de distance de l'adolescent vis-à-vis de ses parents ces conduites. C'est un âge où, évidemment, il y a un regard différent qui est porté sur les idoles d'autrefois. Elles apparaissent différentes aux yeux de l'adolescent parce qu'il y a des remaniements aussi neurologiques qui font que l'adolescent a une vision beaucoup plus large que celle de l'enfant. La perception des parents est beaucoup plus lucide j'allais dire ; les parents sont un petit peu dé-idéalisés. Puis il y a aussi la nécessité d'émancipation propre à cet âge-là et qui explique un certain nombre de conduites d'opposition qui rappellent, d'ailleurs, la période d'opposition des 2/3 ans. On verra de toute façon que l'adolescence, ça n'est jamais que le revival des premières années. Un certain nombre de choses se retrouve, évidemment dans un corps différent, mais un certain nombre de processus se retrouve et notamment cette fameuse période d'opposition des 2/3 ans, d'émancipation. Période aussi un peu de mégalomanie où on peut se croire tout puissant. C'est une période qui est, évidemment, très difficile à vivre pour les parents, très difficile aussi à vivre pour les professionnels de l'enfance parce qu'elle s'exprime aussi vis-à-vis d'eux, peut-être moins intensément que vis-à-vis des parents mais tout de même. Tentative comme ça d'affirmation de soi extrêmement brutale, extrêmement intense, la volonté de n'être plus soumis à aucune règle, aucune contrainte dont les adultes apparaissent les détenteurs. Il y a bien entendu des conduites d'opposition verbale, physique. Il y a des replis moins violents en apparence mais qui traduisent la même volonté d'échapper, finalement, à l'emprise parentale ou

l'emprise des adultes. Pour exemple très actuel, vous avez le refuge dans tout ce qui est écran, internet, jeux vidéo etc. C'est aussi là un moyen de s'isoler dans un univers qui leur est propre et dans lequel ils ont l'impression d'être les maîtres et de plus être soumis, évidemment, aux règles qu'on pourrait leur imposer, aux règles communes. Ce qu'il y a aussi de caractéristique dans cette période, c'est tout ce qui est les conduites un peu délinquantes, ruptures de liens. Parfois effectivement, certains adolescents viennent à avoir des conduites délinquantes ponctuelles ou alors qui s'installent un peu, nourries justement par cette volonté de rompre avec des liens qui apparaissent pesants, évidemment qui sont plus intenses dans des milieux où il y a des modèles délinquants, ou dans des milieux familiaux où il y avait des comportements, sinon délinquants, du moins irrespectueux vis-à-vis des règles et des lois communes, qui peuvent venir favoriser les comportements délinquants chez l'adolescent.

Les autres caractéristiques de l'adolescence sont bien évidemment tout ce qui est lié au débordement émotionnel puisque tous les mécanismes de défense qui étaient mis en place par rapport à l'angoisse, par rapport aux émotions qui s'étaient mis en place progressivement sont un peu battus en brèche au moment de la transformation pubertaire. Et ça explique un certain nombre de comportements violents. C'est une période, la violence chez l'humain existe à tout âge, mais elle est particulièrement intense à cette période de la vie pour plusieurs raisons. En premier lieu pour des raisons hormonales, les sécrétions d'hormones, notamment de testostérone, favorisent l'agressivité. La croissance physique aussi tout simplement, les sécrétions d'hormones de croissance favorisent aussi l'agressivité. Et puis tous les mécanismes que l'enfant a mis en place progressivement grâce à l'éducation pour se maîtriser, se contrôler, encore une fois tout ce système-là s'effondre avant qu'un nouveau système de contrôle, d'autorégulation se mette en place. Il y a donc une période de dérégulation j'allais dire, qui favorise une mauvaise maîtrise émotionnelle, une mauvaise maîtrise verbale, une mauvaise maîtrise comportementale, favorise les comportements violents. Quand, en plus, dans l'environnement familial ou social de l'adolescent, il y a beaucoup de violence, quand les gens autour de lui maîtrisent mal également leur propre violence, cela favorise forcément aussi ces comportements-là. Vous bien sûr, en tant que professionnels, vous êtes très confrontés à ça. C'est vrai qu'il vous est, sans doute, demandé d'agir pour les aider à réguler ces comportements violents, la tentation étant, évidemment, souvent, de réagir un peu en miroir face à cette violence. C'est sans nul doute un des aspects les plus difficiles du métier de professionnel de la jeunesse que de réguler cette violence... Donc, elle peut se réguler, évidemment, par la parole, par la négociation, par l'explication mais aussi par des activités diverses encadrées qui permettent, d'une certaine manière, de canaliser cette violence dans des activités socialement acceptables. Parfois, ce qui peut nourrir la violence, c'est aussi des choses qui ont à voir avec l'angoisse qui est fréquente à cet âge-là et qui est souvent, évidemment, mal régulée. Le moyen le plus simple finalement de se soulager de l'angoisse, c'est l'agressivité. C'est d'ailleurs le moyen qu'utilisent les nouveaux-nés qui, dès qu'ils sont contrariés, frustrés, angoissés, crient et s'agitent. On retrouve ça finalement chez tous les jeunes adolescents. Et puis, parfois aussi, c'est nourri par des vécus un peu dépressifs puisque c'est une période où on a facilement des moments dépressifs en raison de l'ensemble des pertes qui s'échelonnent au moment du processus d'adolescence. Quand ils dépriment, ils ne le font pas forcément comme les adultes. Ils ne sont pas forcément effondrés, tristes mais justement beaucoup plus dans la lutte contre le vécu dépressif. Ça se traduit souvent par des comportements violents qui sont un moyen assez efficace, finalement, pour se maintenir, une espèce d'auto électrochoc.

La perte de la confiance en soi, elle, est aussi liée aux difficultés cognitives. Au moment de l'adolescence, il y a parfois des transformations neurologiques qui font que sur le plan scolaire, on n'est pas toujours au niveau, des mécanismes comme par exemple des phénomènes d'inhibition de la pensée. C'est-à-dire que face à tous les nouveaux émois émotionnels, les ressentis, les désirs qui peuvent un peu gêner l'adolescent, il peut y avoir une espèce de sidération de la pensée, de blocage de la pensée, une inhibition à penser pour se protéger de toutes ces pulsions, de ces fantasmes gênants. Ça entraîne des difficultés cognitives, des difficultés scolaires qui sont, évidemment aussi source de perte de confiance en soi. Ce n'est pas la seule explication des difficultés scolaires à l'adolescence. On voit pas mal d'enfants qui sont bons élèves et qui, d'un seul coup, à l'adolescence se mettent à s'effondrer. Ça participe parfois, justement, à ce fameux processus d'émancipation et surtout quand les enfants ont été très accompagnés par les parents, la mère en particulier. Au moment de l'adolescence, quand finalement on prend son envol vis-à-vis de ses parents, parfois, on mêle un peu les deux et on s'émancipe aussi de l'école. C'est-à-dire que c'est important que l'école puisse rester un lieu d'émancipation. Mais, pour un certain nombre

d'adolescents l'école est un lieu un peu d'infantilisation. Il se sent un petit peu passif, il se sent un peu tout petit. Un certain nombre d'échecs scolaires, justement, s'expliquent par ce désir de se décoller de l'image maternelle, de l'image de la petite enfance et pas du tout liés à des processus de déficit cognitif ou autres.

Les autres caractéristiques de l'adolescence ont aussi à voir avec les transformations corporelles. Je pense à tout ce qui est trouble des comportements alimentaires. Je ne sais pas si vous êtes très confrontés à ça pour certains ? En tout cas, c'est un motif fréquent de consultation. Parmi eux, il y a les conduites de boulimie, dépendance à la nourriture qui s'inscrivent finalement dans un cadre plus global des conduites de dépendance au tabac, au cannabis, à l'alcool, à un certain nombre de choses. C'est une période propice à la dépendance, probablement parce que c'est une période où, justement, on quitte la dépendance parentale et du coup, on se retrouve un petit peu sans défense. La rupture de la dépendance parentale favorise, finalement, la dépendance à des produits ou des conduites comme les conduites boulimiques pour exemple. Selon les personnalités, selon les possibilités qu'a l'adolescent d'investir d'autres champs de loisirs, d'affirmation de soi, l'adolescent peut s'inscrire dans une véritable toxicomanie. L'avantage, finalement, des conduites de dépendance, des conduites de prises de toxiques pour l'adolescent, c'est que ça a souvent un effet apaisant immédiat par rapport à une angoisse de fond. Cela peut avoir un peu un effet désinhibiteur pour un certain nombre d'adolescents qui manquent de confiance en eux, qui ont du mal à aller vers l'autre, ces produits-là paraissent intéressants. Et, pour ceux qui ont une espèce d'inhibition de la pensée, cela crée des sortes de ressentis, mais à la fois des ressentis que l'adolescent a l'impression de pouvoir maîtriser, qu'il peut prendre le produit quand il veut. Il a alors la sensation de maîtriser comme ça tout ce monde intérieur. Les autres motivations psychologiques finalement à ces prises de produits, c'est une espèce d'unicité. A un âge où on peut se sentir un peu éclaté, un peu pluriel, dans la prise de produits, on ressent une espèce d'entité qui peut apparaître rassurante. C'est évidemment une façon aussi de créer du lien à conflictuel avec les autres. Donc c'est une période d'intenses transformations à la fois physiques, intellectuelles, émotionnelles qui dure un certain nombre d'années et qui nécessite un accompagnement, j'allais dire, externe dans la mesure où les parents sont souvent mis de côté par les adolescents. Souvent, les parents d'ailleurs sont également absents pour des raisons professionnelles, mais en raison aussi, aujourd'hui, de la fréquence des divorces. Les divorces qui sont un peu une caractéristique de notre époque viennent renforcer un certain nombre de symptômes de l'adolescent et, en tout cas, viennent porter préjudice à son travail d'émancipation puisque, lui, il accepte de quitter son enfance en ayant l'assurance finalement que les parents restent un peu les gardiens de son enfance. Au moment du divorce, et l'adolescence est souvent une période de divorce pour les parents finalement, c'est un peu comme si son enfance explosait et ça rend plus difficile son émancipation.

C'est donc en tout cas une période où les adultes, les professionnels que vous êtes jouent un rôle très important.

Aujourd'hui, on est sans doute à une époque où les adolescents n'ont jamais été autant livrés à eux-mêmes, paradoxalement, alors qu'on en parle de plus en plus sans doute du fait que la prise en charge collective des adolescents. Je ne parle pas de l'Education nationale qui me semble être, malheureusement, moins importante qu'autrefois. La meilleure façon au final d'aider un adolescent à devenir un adulte solide, on n'a rien inventé de mieux que des adultes bienveillants qui servent à la fois de garde-fous mais qui ont aussi une fonction de réassurance et surtout de modèle.

La problématique des adolescents aujourd'hui, c'est la difficulté aussi à se projeter dans un futur rassurant. La vision de l'avenir des adolescents est assez parasitée par les discours qui leur sont tenus. On voit un certain nombre d'adolescents qui, bien que n'allant pas forcément très bien, ont du mal à imaginer que demain ce sera mieux. C'est donc effectivement à nous de les convaincre que demain ça peut être mieux.

Je vous remercie de votre attention. Ce que je vous propose, c'est qu'on échange, maintenant, entre nous sur à la fois vos expériences et vos savoirs.

Gilles Hard, Mairie de Mainvilliers :

Ne pensez-vous pas que le manque de confiance en soi, aussi, au niveau des ados, n'est pas lié à un système français notamment scolaire, mais aussi l'emploi, la société qui est lié à la

performance, la pression sur les résultats, la notation etc, et où dès la prime enfance, on doit être dans un moule et on doit atteindre un certain niveau contrairement aux sociétés scandinaves et d'Europe du Nord où on part de ce que chaque enfant sait faire, ses ressources, ses potentiels et où l'on met en place la confiance en soi ?

Stéphane Clerget :

Je suis d'accord avec vous. On observe, effectivement, des termes de méthodes d'enseignement en France et peut-être dans d'autres pays, une tendance à dévaloriser effectivement, à repérer ce qui fait défaut, à pointer les difficultés, les échecs et à beaucoup moins que de noter les compétences, les progrès. On est, c'est vrai, très tôt dans une politique éducative de compétition, de rivalité. Certains s'y sentent très à l'aise mais pour une majorité d'entre eux, ça peut être préjudiciable. Effectivement, ça nourrit un manque de confiance en soi important sur le plan scolaire dans tous les niveaux d'ailleurs. Les parents ont tendance à faire un peu pareil, c'est-à-dire que globalement, ils font beaucoup plus de reproches que de compliments comme si ce que l'ado ou l'enfant savait faire ça allait de soi et que, en revanche, on allait critiquer quand c'était moins bien. Le manque de confiance en soi est lié aussi à la définition des objectifs. Quand la barre est toujours plus haute, quand l'adolescent a l'impression de ne pouvoir jamais satisfaire, évidemment ça nourrit un déficit de confiance en soi.

Il est vrai qu'il y a d'autres modèles éducatifs. Des pédagogues militent pas mal pour qu'on introduise ça en France, que le regard soit davantage porté sur ce que l'enfant ou l'adolescent sait faire et avec un discours plus positif. Je pense, notamment, par exemple des ados qui sont dans des lycées d'élite j'allais dire, des classes de très haut niveau et on voit des ados très intelligents qui fonctionnent très très bien scolairement, qui seraient vraiment top, en tête de classe dans des lycées normaux et qui, là, comme ils sont dans des lycées d'élite avec des enfants qui sont sous pression, se retrouvent moyens voire en queue de classe, malgré tout extrêmement bons mais qui sont persuadés d'être totalement nuls. Il y a vraiment une histoire de relativité. Ils peuvent se décourager complètement et laissé tomber. Je vous rejoins là-dessus, la confiance en soi, elle est beaucoup liée à l'environnement, à l'ambiance générale, au regard porté sur l'adolescent, au discours qu'on lui tend. C'est vrai.

Un participant dans la salle :

Bonjour. Je voudrais que vous reveniez sur la notion de bienveillance concernant les adultes. Sachant que pour la plupart des adolescents, aujourd'hui, ont le sentiment aussi de vivre dans un monde où tout est possible que ça soit par la technologie ou par ce qu'on leur laisse penser et autour de la question de bienveillance, la question de la limite à poser comme étant fondateur aussi d'une génération à l'autre. C'est-à-dire que les adultes ont à poser, me semble-t-il, la question de la limite aux adolescents. C'est à partir de cette limite qu'ils peuvent s'appuyer et s'opposer ou passer. Ça me paraît indispensable. La notion de bienveillance, souvent, elle laisse entendre peut-être un peu de confusion des places, aussi ?

Stéphane Clerget :

Bien sûr que cette notion de limite est fondamentale. Vous êtes aux premières loges pour ça, d'autant plus que les parents peuvent avoir du mal à en mettre. C'est vrai qu'un enfant à qui on n'en a pas mis de limite, ça va être un adolescent qui va avoir encore plus besoin qu'on lui en mette. D'une certaine manière, certains parents vont « déléguer » j'allais dire, au corps social une éducation qui ne s'est pas mise en place. Ce sentiment de toute puissance un peu mégalomane où on sent un peu au-dessus des lois qui est propre à l'enfant de 2/3 ans, mais qui se retrouve chez l'adolescent, il est important d'y répondre en lui apprenant effectivement le respect des règles, des lois et surtout le respect d'autrui. Pour ça, il s'agit de lui imposer des limites. Il faut le faire, parfois avec fermeté tant l'intensité du désir de toute puissance de l'adolescent peut être forte. Il s'agit d'être ferme, de tenir bon. Mais il faut avoir en tête que cette fermeté est, de toute façon, nourrie par la bienveillance. La bienveillance, c'est d'abord un état d'esprit c'est-à-dire avoir en tête que si on met en place ces limites, si on met en place cette fermeté, si on ne cède pas et que c'est d'abord pour le bien de cet adolescent. C'est bien sûr pour le bien collectif, mais c'est aussi pour permettre à cet adolescent de pouvoir être bien intégré socialement plus tard. Quand je parle de bienveillance, il s'agit de ça, de se dire que quand je suis ferme, je ne suis pas méchant avec lui. C'est justement le problème d'un certain nombre de parents pour qui la fermeté et la bienveillance ne sont pas compatibles, pour lesquels dire non à

leur enfant, c'est être méchants avec lui... Aujourd'hui, c'est une tendance très actuelle et on assiste un peu à un renversement des rôles où on voit les parents qui ont peur d'être abandonnés par leur enfant, de ne plus être aimés par leur enfant alors que pendant des siècles c'était plutôt l'inverse, les enfants qui se conduisaient bien de peur d'être abandonnés par les parents. D'ailleurs, tous les contes pour enfants avaient à voir avec ça, avec cette angoisse d'abandon. Du coup, les parents ayant peur d'être abandonnés, ils laissent tomber les frustrations nécessaires et pensent être bienveillants en ce faisant. Or dans les faits, ils ne le sont pas.

Samuel Brunet, Conseil général de la Haute-Loire :

Bonjour. Samuel Brunet. Je travaille en tant que coordinateur d'un Conseil des jeunes (CGJ). Justement au sein de cette mission Conseil général des jeunes, on se rend bien compte de la difficulté d'avoir des jeunes adolescents qui commencent le CGJ des fois à 13 ans, qui sont peut-être encore un peu enfants puis de les avoir dans le groupe jusqu'en fin de troisième parfois, pendant 2 ans, c'est-à-dire jusqu'à leurs 15 ans, presque limite 16 ans. La difficulté, c'est de répondre à ce changement de comportement parce qu'en 2 ans, on peine parfois à retenir leur attention, leur motivation de départ avec des objectifs qui étaient peut-être un peu enfantins au début et qui deviennent très matures dans le courant du mandat. C'est un petit peu la difficulté aussi pour nous en tant qu'encadrants de les garder sur cette motivation. Mais, vous parliez des contes. Ça me fait réagir parce que la notion d'adolescence, historiquement, elle n'est pas si ancienne que ça. Elle date en fait du milieu XVIIIe. Madame Leprince de Beaumont qui était une noble française a popularisé cette notion d'un âge intermédiaire entre l'enfance et l'adolescence. Pour l'anecdote, c'est elle qui a popularisé le conte « La Belle et la Bête » et qui l'a ramené d'Angleterre et l'a rendu public en Europe. Le conte « La Belle et la Bête », c'était pour expliquer aux jeunes filles qu'il ne faut pas s'attacher aux apparences et qu'il faut chercher le meilleur mari possible pour avoir une meilleure situation maritale. C'est ça l'origine du conte. Après, évidemment, popularisé par Walt Disney, ça donne autre chose mais l'historique, c'est ça. Et Madame Leprince de Beaumont avait cette idée que l'âge intermédiaire n'est pas fait pour être particulier mais fait pour être, on va dire, un précurseur de l'âge adulte. Donc, on devait les former au maximum, ces jeunes gens à la vie d'adultes qu'ils allaient avoir ; en priorité pour les filles être une future bonne épouse et pour les garçons savoir bien servir son roi, son souverain. Cet âge étant assez particulier était perçu de différentes manières. J'en retire la conclusion qu'aujourd'hui, on a quand même une vision assez paradoxale sur cet âge. A la fois, on a tendance à infantiliser une partie des adolescents, on parle encore de la minorité à 18 ans et j'en entends encore qui militent pour la majorité à 16 ans. On voit bien dans un pays comme les Etats-Unis une grosse ambivalence entre avoir le droit de permis de conduire à 16 ans et le droit de boire de l'alcool seulement à 21 ans. Donc, il y a aussi de l'ambivalence dans cet âge. Qu'est-ce qu'on leur donne comme droits et pas comme autres droits ? C'est assez particulier. En même temps, on veut comme vous disiez, beaucoup de compétition et donc beaucoup aussi les amener, les tirer vers l'âge adulte, peut-être un peu trop tôt pour certains, peut-être à l'âge normal pour d'autres. Je pense, pour une partie d'entre eux, peut-être un peu trop tôt.

Stéphane Clerget :

C'est vrai que cette adolescence, le mot existait en latin. Donc, c'est quand même une période de la vie qui a toujours été reconnue comme particulière. Mais c'est vrai que la manière que la société avait de la gérer différait. On a l'impression, en tout cas, que plus proche de nous on passait plus facilement de l'enfance à l'adolescence. Mais ce qui se passait surtout, c'est qu'on entrait dans la vie active plus précocement. L'entrée dans la vie active marque, d'une certaine manière, la fin de l'adolescence. La maternité survenait plus tôt, en tout cas chez les femmes, puisque les hommes pouvaient se marier assez tard, ça marquait aussi socialement la fin de l'adolescence forcément. Ce qui se passe, aujourd'hui, c'est que d'abord la puberté survient plus tôt, 2 ans plus tôt qu'au début du XXe siècle pour des raisons d'alimentation, c'est-à-dire que c'est un rapport poids/taille qui fait déclencher la puberté. Il y a aussi des hypothèses qui seraient liées à des toxiques dans les aliments, un certain nombre de toxiques qui favoriseraient le déclenchement pubertaire et cela expliquerait parfois des pubertés très précoces chez des fillettes de 8 ans. Et si elle se termine plus tard, c'est aussi pour des raisons peut-être économiques parce que, encore une fois, l'entrée dans la vie active surtout actuellement est très retardée. Quand il y a une dépendance matérielle, financière aux parents, ça maintient dans l'état d'adolescence. Peut-être aussi que la prolongation de la durée de vie qui n'a jamais été aussi longue fait que,

dans l'esprit des gens et même dans l'esprit des parents, on ait un peu envie de prolonger cette période. Donc, c'est vrai qu'elle n'a jamais été aussi longue et jamais autant qu'aujourd'hui les adolescents sont restés chez leurs parents. C'est sans précédent. Autrefois, les adolescents partaient beaucoup plus vite, soit ils allaient en apprentissage et quand ils allaient en lycée dans les régions de France, on appelait ça à l'époque les provinces, en internat en général parce qu'il n'y avait pas toujours un lycée à proximité. Ils ne restaient pas à la maison. Les problématiques d'adolescents, aujourd'hui, je pense qu'elles sont liées aussi à ce maintien à domicile parce que ça crée aussi des états de tension cette relation qui ressemble, parfois, à des relations fusionnelles entre parents et adolescents, surtout quand il n'y a qu'un parent avec un adolescent, ça crée, effectivement, des tensions émotionnelles très fortes. Ça nourrit un certain nombre de comportements délinquants d'ailleurs parfois. La prise en charge, encore une fois, externalisée à la famille, collective des jeunes n'a jamais été aussi nécessaire qu'aujourd'hui.

Guillaume Sola, Association J.O.C de Rouen :

Bonjour. Moi, j'interviens pour deux choses. Pour revenir au système scolaire, j'ai une expérience flagrante, la mienne. Quand j'étais au lycée, le Conseiller d'orientation est venu nous voir et il nous a dit que dans 6 mois c'était nos épreuves et que, actuellement, il n'y avait que 2 personnes dans la classe qui auraient le diplôme. On était une classe de 30 élèves. Il disait ça très sérieusement et forcément ça nous avait déçu. Au final, on est ressorti avec 90 % de la classe qui avait eu le diplôme. Ensuite, il y a aussi la continuité qui est l'orientation qui est mal faite au niveau système scolaire. Beaucoup de jeunes sont mal orientés et arrêtent les études. Je l'ai vécu. J'ai fait 3 ans de chômage dès 18 ans. J'en ressors à peine avec un an de boulot et encore je ne fais que 10 heures par semaine. Tout ça permet aussi l'isolement des jeunes. Je pense qu'il y a certains phénomènes de société qui n'arrangent pas tout. Parce que l'échec à l'emploi, quand on dit « ayez de l'expérience », mais personne n'a de l'expérience quand ils sortent des études. Il y a l'informatique qui n'arrange pas les choses, par exemple Facebook « ajoutez-moi en ami ». Mais, est-ce que je te vois directement ? La seule chose qui permet vraiment de rassembler les jeunes, c'est les événements. C'est vraiment la société, les relations qu'on a vraiment de proches, qu'on a avec nos amis proches. Comme je l'ai vécu, la seule chose qui m'a fait sortir et rencontrer d'autres personnes, c'est le mouvement associatif.

Stéphane Clerget :

Vous avez dit des choses importantes. Effectivement, on peut revenir sur l'école. Il y a là un vrai souci par rapport à ça. Ça n'est pas lié à des questions de personnes. C'est vraiment un système. Mais, il est vrai que cette espèce de sadisme intra scolaire est quelque chose de très répandu et d'assez épouvantable. On peut croire qu'on peut faire avancer scolairement les jeunes, leur donner confiance, obtenir de bons résultats par la menace, par la dévalorisation, parfois même par l'humiliation ou la critique mais c'est évidemment un non sens. L'école, de ce point de vue-là, est vraiment parfois un lieu de violence. Les élèves violentent les professeurs, les professeurs violentent les élèves, les parents violentent les professeurs qui se défendent en violentant les parents, tout le monde s'attaque au sein de l'école. Et ce n'est pas étonnant qu'il y ait tant de jeunes qui s'y sentent si mal. Ce que vous pointiez aussi, c'est la nécessité d'avoir la possibilité quand on est jeune d'avoir un rôle actif. C'est vrai que c'est évidemment fondamental. C'est un âge où on a envie de faire plein de choses et on ne sait pas forcément faire des choses. En tout cas, on a envie, on est plein d'énergie. Ça balance aussi avec un repli sur soi et le désir de ne rien faire. Mais tout ça, c'est un peu les deux faces d'une même pièce. Aujourd'hui c'est très difficile et ça, c'est une question sociale. C'est très difficile pour des jeunes d'avoir des responsabilités, c'est pourtant une clef. Plus on confiera de responsabilités aux jeunes, à la mesure, évidemment de leurs compétences, de leurs moyens, en assurant, évidemment de la sécurité, plus on leur donnera de responsabilités, j'allais dire moins ils souffriront, moins ils feront du mal, moins ils seront pénibles. Il y a vraiment une réponse aussi politique là à donner pour donner des responsabilisations, donner un rôle actif aux jeunes.

Et puis vous avez pointé aussi l'importance de la socialisation. C'est aussi, évidemment, un des moyens principaux de confiance en soi. C'est vrai que le groupe, les autres, les pairs p. a. i. r. s, c'est fondamental pour la construction de l'adolescent. Tout ce qui peut favoriser la socialisation dans le cadre d'expériences réelles, pas uniquement des jeux en réseau, dans l'expérience réelle, ça participe, effectivement, au mieux être et à une construction psychique harmonieuse.

Ghania Fahloun, Ville de Paris :

Bonjour. J'ai trois petites questions qui ont peut-être été modifiées par rapport aux échanges que vous avez eus.

La première concernait la durée de l'adolescence. Dans l'échange que vous avez pu avoir, on a l'impression que, finalement, adolescence c'est synonyme de jeunesse. Or, dans les politiques publiques et au niveau sociologique même, on tend à allonger de plus en plus cette question de la jeunesse qui, pour certains, va jusqu'à 30 ans. Donc, je ne pense pas qu'adolescence soit synonyme de jeunesse d'autant plus que vous avez défini l'adolescence comme une période de transformations cognitives, physiques etc. Donner peut-être une limite à cette question de l'adolescence par rapport à cette question de transformations. Et puis, aussi, il y a un concept qu'on utilise ou une notion qu'on utilise de façon assez générale, c'est la question de la préadolescence. Qu'est-ce que vous faites comme différence entre préadolescence et adolescence ?

La deuxième question, c'est « vous, en tant que pédopsychiatre, est-ce que vous voyez, si oui, quelle différence entre un adolescent et une adolescente dans toutes ces questions de transformations ? ».

Et puis, maintenant en dehors des questions de définition, en tant que collectivité, on est amené de façon assez générale à constater la difficulté à toucher dans nos actions, en tout cas pour nous, les adolescents dans ce qu'on peut leur offrir. Ça donne à réfléchir cette question. Il y a peut-être à changer aussi nos façons de proposer de l'activité ? On nous a donné pas mal de réponses mais ce qui nous est aussi souvent renvoyé, c'est ce besoin du jeune d'être seul, de ne pas être encadré par l'adulte etc. C'est un peu un questionnement que moi, je peux avoir à mon niveau et qu'on peut avoir à notre niveau de la collectivité. C'est de savoir qu'est-ce qu'on peut proposer à un jeune qui a envie d'être seul, en tant que collectivité locale et départementale.

Voilà les questions que je voulais vous poser.

Stéphane Clerget :

La définition de l'adolescence n'est pas une question anodine parce que personne ne s'entend là-dessus. Il y a mille et une définitions de l'adolescence, il n'y en a jamais eu autant qu'aujourd'hui. Je vous donne la mienne en tant que médecin. Pour nous, les médecins, l'adolescence ça démarre la puberté et ça s'arrête quand la croissance physique s'arrête. En gros, maintenant, c'est 10 ans pour les filles et ça a drôlement baissé, 10/11 ans pour les filles et un ou deux ans de plus pour les garçons. On va donc dire 12 ans pour les garçons et 10 ans pour les filles. Ça se termine physiquement, en général, autour de 18 ans. Ça, c'est pour les médecins. Pour les psychiatres, médecins psychiatres français, on considère que les processus psychiques, de remaniement psychique, intègrent la définition de l'adolescence. Donc, pour les psychiatres, c'est jusqu'à 25 ans. Maintenant, quand on écoute les parents, l'adolescence commence à 3 ans parce qu'un parent sur deux qui vient pour un enfant de 3 ans me dit « j'ai l'impression d'être face à une adolescente ou un adolescent ». Et pour parler de la jeunesse, quand on écoute les adultes, on est encore jeune à 40 ans, surtout les adultes qui ont commencé à faire de la chirurgie esthétique... On a l'impression que maintenant, la jeunesse, c'est tout le temps ! Bien sûr, la jeunesse a toujours été un peu idéalisée, de tout temps mais sans doute jamais autant que maintenant. C'est assez étonnant ce balancier qui est déporté sur la jeunesse et qui fait que, tout le monde maintenant regarde la jeunesse avec envie, veut ressembler à la jeunesse. Et ça, ça n'aide évidemment pas les jeunes à s'émanciper et à grandir. On leur fait croire que le meilleur moment c'est maintenant et qu'après c'est tout pourri et ça ne les aide vraiment pas. C'est une problématique très actuelle. Vraiment, pendant longtemps, les jeunes enviaient les aînés parce qu'être aîné c'était avoir accès à l'autonomie financière, à une certaine liberté, à la vie sexuelle, à tout ça. Maintenant, les jeunes n'envient absolument pas les adultes, ce sont les adultes envient les jeunes et c'est vraiment problématique. Je crois qu'en pratique, c'est vachement important de leur transmettre. Pour ça, il faut presque faire part aussi de son expérience personnelle. En tant que professionnels de l'enfance de toute façon, vous êtes sollicités aussi en tant qu'individu avec des adolescents ; c'est ça la difficulté, pas uniquement dans le cadre de votre fonction. Leur transmettre que, finalement, ce n'est pas mal d'être adulte, d'être bien dans sa peau d'adulte, dans son corps d'adulte, dans ses renoncements d'adulte. Ça, c'est un point à mon avis qui me paraît crucial. La préadolescence est encore plus difficile à définir. Ce serait les 2/3 années qui précèderaient l'adolescence, c'est-à-dire c'est les remaniements pubertaires qui apparaissent, mais qui ne sont pas encore flagrants. Là, encore une fois je répondrais comme médecin. Quand

le corps n'est pas encore vraiment marqué comme adolescent, mais on sent que les choses pointent un peu. En gros, c'est quand même un peu le début de l'adolescence. Disons que ce serait 10/12 ans. C'est une période dans l'adolescence, particulièrement difficile parce que ça ressemble vraiment aux toutes premières années de vie. C'est la période la plus difficile, les enseignants le savent. On sait très bien que c'est vachement plus dur au collège qu'au lycée. Les premières années, sixième, cinquième, maintenant un peu CM2, sont des années extrêmement difficiles où ce ne sont plus des enfants. Ils ne sont plus obéissants, ils remettent tout en question, ils commencent à s'opposer, à se refermer, à ne plus forcément vouloir communiquer. Et à la fois, ils ne sont pas suffisamment raisonnables pour qu'on puisse échanger avec eux. Je vois en psychothérapie, ils ne parlent pas... Ils sont là, il faut faire les questions et les réponses. Ils sont là, silencieux et n'ont souvent rien à dire ; il y a une espèce de suspension. C'est vraiment une période où ils sont un peu coupés des autres, un peu coupés du monde et complètement coupés aussi du monde des adultes parfois. Pas tous, mais quand ils ne vont pas bien, ils sont vraiment dans une bulle. C'est une période à la fois difficile et à la fois assez dangereuse parce que c'est une période où ils communiquent vraiment difficilement, où ils sont en pleines transformations, où ils n'ont aucun recul sur les transformations qui commencent à s'opérer en eux.

Et vos dernières questions, c'était ?

C'est vrai que les différences filles/garçons, les différences anatomiques, je pense que vous les connaissez, non ? En tout cas, le déclenchement pubertaire est plus tardif chez les garçons de 2 ans. Donc, il y a souvent un décalage avec des filles qui sont pubères en CM2 ou en sixième et des garçons qui ne le sont pas. C'est pour ça, souvent, que les filles trouvent les garçons un peu bêtes. C'est aussi une des raisons pour lesquelles sur le plan scolaire, ce n'est pas la seule, c'est aussi une des raisons pour lesquelles les filles apparaissent un peu en avance au collège sur les garçons parce que, évidemment, problème de maturité intellectuelle. La puberté, c'est aussi de changements neurologiques, des nouveaux circuits qui font que la pensée se développe. On passe d'une pensée concrète à une pensée abstraite, donc elle est un peu différée chez les garçons. Les autres différences, ce qu'on constate, après et il y a les explications quand même, c'est que les passages à l'acte violents, à l'agressivité physique qui restent majoritairement du domaine des garçons, même si de ce point de vue-là, la proportion des filles augmente. Mais les filles continuent d'être plus à l'aise dans le verbe, dans la parole. Du coup, ça limite sans doute le passage à l'acte physique, ce fait de pouvoir s'exprimer verbalement, d'exprimer ses contrariétés, ses émotions verbalement limite le passage à l'acte physique. Alors que les garçons qui sont moins à l'aise encore en 2011 avec le verbe, je dis encore parce qu'il a peut-être des raisons biologiques mais aussi beaucoup des raisons éducatives, du coup s'expriment plus physiquement, expriment plus leur malaise, leur contrariété physiquement. Les autres différences en revanche sont que chez les filles il y a plus, par exemple, de troubles du comportement alimentaire. Cela reste très rare chez les garçons et c'est beaucoup plus fréquent chez les filles. Comme si, finalement, les conflits chez les filles, ça s'exprimait plus en intériorisant alors que les garçons sont plus dans l'extériorisation. Sur le plan psy, qu'est-ce qu'il y a d'autres comme différences ? En tout cas, ce sont les deux grands champs de différences marquants. Tout ce qui est état dépressif, c'est pareil. L'anxiété, ça se rejoint. Ça s'exprime un peu différemment, plus dans le passage à l'acte chez les garçons. Les conduites suicidaires sont plus fréquentes chez les filles, beaucoup plus. Mais les garçons meurent plus, elles sont plus radicales chez eux. Les difficultés scolaires sont plus importantes chez les garçons que chez les filles, c'est très net maintenant. Les résultats au bac sont clairement meilleurs chez les filles que chez les garçons. C'est aussi une problématique alors qu'autrefois, c'était les filles qui marchaient moins bien à l'école parce qu'elles étaient moins stimulées. Puis elles avaient moins de modèles de femmes qui avaient réussi socialement et de toute façon, il y avait moins de postes pour elle et leur avenir était de se marier et pas de faire d'études. Après, le niveau est devenu un peu équivalent. Maintenant, on voit clairement, depuis 20 ans, le niveau des filles dépasse celui des garçons. Il y a, sans doute, des explications multiples. Mais en tout cas, il faudrait justement agir par rapport à ça parce que ce n'est pas normal. L'intelligence des garçons et des filles est la même. Donc, théoriquement, ils devraient réussir de manière égale scolairement si l'école était adaptée aussi bien aux filles qu'aux garçons. Une des hypothèses que j'ai émises, c'est qu'il fallait peut-être qu'il y ait davantage d'hommes à l'école puisqu'en primaire, en maternelle, c'est 90 % de personnel féminin. Pour certains garçons, c'est important de leur montrer qu'on peut être un homme et investir le scolaire, investir la grammaire, l'éloquence, le français. Faire, finalement, du savoir scolaire une qualité virile aussi pour les garçons. Pour ça, il faudrait peut-être qu'il y ait davantage d'adultes masculins dans l'Education

nationale, d'autant plus que l'accompagnement scolaire à la maison, aujourd'hui encore en 2011, se fait majoritairement par les mères et pas encore suffisamment par les pères. La différence en termes de difficultés scolaires, voilà.

En tout cas, sur le plan psychopathologique, ce sont des différences essentielles.

Par rapport aux adolescents qui veulent être seuls, la difficulté avec ce qu'ils expriment, c'est qu'ils veulent aussi tout et son contraire. A la fois, ils veulent être seuls et ils veulent être avec d'autres. Donc, c'est un peu difficile de se limiter simplement à ce qu'ils veulent surtout quand ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Donc bien sûr qu'il faut tenir compte de ce qu'ils disent, mais il ne faut pas forcément y répondre parce qu'ils ont quand même la possibilité d'être seuls. Je crois que les adolescents d'aujourd'hui souffrent d'être, peut-être, un peu trop seuls d'ailleurs. Mais peut-être qu'autrefois, effectivement, ils étaient un peu trop dans le collectif. Aujourd'hui, ils sont quand même assez seuls c'est vrai et quand ils sont seuls, bien ils sont devant des écrans. Ça, c'est clair. Le refus d'être avec d'autres, c'est le désir d'être dans leur imaginaire où ils ont l'impression de tout contrôler, mais dans lequel ils n'avancent pas vraiment. Si j'étais à la place des éducateurs, je ne le suis pas mais si j'étais à leur place, j'aurais tendance à ne pas forcément céder et bien qu'ils demandent à être seuls à ne pas forcément favoriser ça, surtout lorsqu'ils sont en dehors de la famille. En intra familial, on a des parents qui sont beaucoup sur leur dos sur le plan scolaire quand ils sont là, mais ils ne sont pas toujours là. Dans le cadre d'activités de loisirs, sportives, collectives ou associatives, je ne crois pas que ça soit forcément intéressant. Après, ils peuvent être seuls quand ils sont dans des activités, poterie, peinture, musique ou autres, dans le cadre d'une activité précise. Il y a des activités sportives, aussi, individuelles, un certain nombre de sports qui ne sont pas des sports collectifs donc ils ont dans les faits la possibilité d'être seuls. Si ça leur est difficile, justement, d'être socialisés, raison de plus de les socialiser parce que ça nécessite un apprentissage la socialisation. Pour certains enfants, ça nécessite justement un effort et c'est parce que ça leur coûte un effort qu'ils revendiquent le fait d'être seuls. Donc la socialisation, elle ne s'impose pas, mais elle s'apprend. On apprend à être en relation avec les autres et ce n'est pas toujours facile, aujourd'hui et plus que jamais parce qu'ils ont de moins en moins d'exemples. Ils voient moins leurs parents dans des relations sociales, ces parents qui sont beaucoup plus isolés qu'ils ne l'étaient autrefois. Il y a moins de regroupements et ils sont moins témoins de relations, de socialisation. C'est incroyable le nombre de parents qui n'invitent jamais d'amis à la maison, ce nombre d'adolescents qui voient leurs parents ne jamais créer des liens avec d'autres. Quand je dis d'adolescents, c'est d'enfants puisque c'est enfant qu'on apprend aussi dans l'observation comment les liens se créent. Tout à l'heure, vous critiquiez l'école. C'est vrai que ce n'est pas forcément un lieu où on apprend la socialisation paradoxalement. Dans les cours de récréation, en primaire ou en maternelle, on ne leur apprend pas forcément à jouer ensemble. Parfois, oui, dans les récréations de midi quand les surveillants de cantine sont des animateurs de centres de loisirs aussi. Eux, ils savent apprendre aux enfants à jouer ensemble dans le cadre de jeux collectifs ou autres. Mais, sinon les enseignants font un travail formidable mais pas sur les temps de récréation ; ils n'ont pas le temps, ils sont fatigués ou ils considèrent que ce n'est pas leur mission d'apprendre aux enfants à jouer ensemble. C'est dommageable. Et, comme ce travail de socialisation ne se fait pas toujours en primaire ou en maternelle, c'est au moment de l'adolescence qu'il doit s'apprendre. A ce moment-là, c'est la dernière chance.

Thierry Morel, sociologue :

Bonjour. Je voudrais que l'on revienne sur les limites ici. J'ai deux questions.

Sur quels éléments on se fonde pour dire que les ados n'ont plus de limites ou n'ont pas de limites ? Et « est-ce que les limites sont obligatoires pour interdire ? Est-ce qu'on doit passer par l'interdiction pour poser des limites ? ».

Stéphane Clerget :

C'est une question vaste. C'est bien une question de sociologue, la question des études qui démontreraient, mais c'est important. Parfois, on dit des choses et finalement elles ne sont pas vérifiées. Mais en tout cas c'est le ressenti des professionnels de l'enfance ce sentiment. Et puis, c'est de toute façon, même si les adolescents on leur poserait moins de limites qu'autrefois, elles se posent différemment qu'autrefois, les limites. C'est un âge où, dans le développement psychoaffectif, il y a une remise en question des règles qui ont été transmises et une ré expérimentation des limites, ce qui est assez logique puisqu'ils se retrouvent avec une nouvelle façon de penser, avec un nouveau corps. Donc, ils vont ré expérimenter les limites à la fois

physiques mais également réglementaires qui viennent se poser à eux, qui viennent, j'allais dire, limiter leurs désirs aussi. Est-ce que la limite passe forcément par une interdiction ? Evidemment qu'elle passe par des interdictions. Je veux dire que dans toute société humaine, il y a des règles, il y a des lois pour limiter les désirs individuels quand ils risquent de porter préjudice aux autres et au collectif en général. Les limites passent aussi par des autorisations. On ne peut pas se contenter de dire à un adolescent « tu ne peux pas faire ça, tu ne peux pas faire ça » et lister des interdictions sans lui dire ce qu'il peut faire. C'est vrai que l'éducation est, malheureusement, trop fondée sur les interdits même dans la petite enfance et pas assez axée sur ce qu'on peut faire. Globalement, en pratique, on dit à un enfant « ça, tu ne peux pas le faire » et l'idéal, ce serait de lui dire « en revanche, ça tu peux le faire ». C'est comme les reproches et les compliments. Il faudrait qu'il y ait autant de compliments que de reproches, autant d'autorisations signifiées que d'interdictions. Vous avez raison. Les limites passent énormément par l'exemple. On intègre aussi le respect de l'autre et les règles parce que les personnes qui nous servent de modèle, nos parents ou des professionnels, eux-mêmes ont des limites et respectent, déjà, l'adolescent lui-même. Respecter l'adolescent, c'est respecter sa façon de penser, respecter son intégrité physique. Mais respecter sa façon de penser ne veut pas dire qu'on cède. Il a le droit d'exprimer aussi ses ressentis. C'est aussi une limite qu'on s'impose et du coup, c'est un apprentissage des limites que de s'imposer soi-même des limites. Globalement, des adolescents qui vivent dans des univers où les adultes ne respectent pas les règles, ne respectent pas les lois, fraudent le fisc, eux-mêmes ne vont pas forcément avoir envie de les respecter... Oui, il n'y a pas que l'interdiction, il y a l'autorisation et il y a l'exemple. Et il y a peut-être la carotte aussi après tout. Valoriser un adolescent, le féliciter, voire le récompenser quand il va se donner lui-même des limites, c'est aussi un moyen de lui apprendre à s'en poser.

Une participante, Mairie de la Seyne-sur-Mer :

Je voulais moi aussi poser deux questions.

La première en tant que maman puisque j'ai 4 enfants dont 3 qui ont entre 30 et 35 ans et un qui a 15 ans. C'était, d'ailleurs, plus qu'un questionnaire, un témoignage pour dire combien j'avais vu, moi, cette adolescence changer en l'espace de 20 ans.

Il y a 20 ans quand j'allais chercher mes enfants à la sortie du collège on pouvait voir, ne serait-ce qu'à l'habillement, le comportement qu'avaient les ados, une certaine différence suivant le milieu social dont ils venaient. Alors qu'aujourd'hui, quand je vais chercher mon petit dernier au collège, il n'y a plus ça du tout, les gamins sont tous les mêmes. C'est complètement uniforme. Ils sont tous habillés pareil, absolument tous pareil et ils ont tous absolument les mêmes comportements. Ils sortent du collège, sortent le portable et même parlent tous de la même façon. Ils crachent tous par terre. Je reste un bon moment devant le collège et je me rends compte qu'ils ont tous ce comportement. Donc, je ne sais pas trop ce qui a pu se passer pendant ces 20 dernières années ... Et puis, ensuite, par rapport aussi à cette différence en 20 ans, j'ai, justement, beaucoup d'ados qui viennent à la maison. Lorsqu'on leur parle individuellement, on a l'impression d'être en face de quelqu'un, j'allais dire, normal entre guillemets. On peut discuter de plein de choses même, ils ont une grande maturité. Et lorsqu'ils se retrouvent entre eux, ils ont un comportement complètement différent et on s'aperçoit qu'il y a de la violence verbale, un comportement parfois agressif et des codes de comportement entre eux. L'impression que ça me fait, comme si l'adolescence était devenue une secte. C'est parce qu'on ne veut pas rentrer dedans. Ils nous excluent, nous, les parents. Ils ont effectivement leurs codes. Ca c'était la première question.

Une autre question qui est complètement différente. J'intervenais la première fois en tant que maman et là, en tant que professionnelle puisque je suis adjointe au Maire de la Seyne-sur-Mer et que c'est une ville, on en parlait tout à l'heure dans l'atelier, qui a 60 000 habitants avec une grande cité où il y a 15 000 habitants avec des jeunes qui sont, beaucoup, à la ramasse. Des jeunes notamment, il y en a qui s'en sortent, mais on a des jeunes ados qui ont 13/14 ans qui se font mettre le grappin dessus par des plus grands, par des aînés, dans lequel on a des gros problèmes d'addictions quelles qu'elles soient, avec des commerces parallèles qui arrangent un petit peu tout le monde on va dire. On parlait tout à l'heure de la confiance. Et la question qu'on posait dans l'atelier tout à l'heure, c'est par rapport à tous les grands mots qu'on peut sortir par rapport à ça, on se trouve complètement démunis par rapport à ces jeunes ados qui sont très vulnérables et qui se retrouvent dans des situations dramatiques...

Stéphane Clerget :

Il y a sans doute des choses qui changent, mais il y a aussi des choses qui ne changent pas. Les phénomènes de bandes d'adolescents ça a toujours existé, même au XVIII^e siècle c'était décrit. Ils se réunissaient, ils faisaient ce qu'on appelait des charivaris. Donc, le phénomène de bande et de la violence en bande, qui, évidemment, est favorisé par le fait qu'on est déresponsabilisé puisque c'est la bande qui agit et ce n'est pas vraiment chaque membre, ça c'est quelque chose qui a toujours existé. Le fait qu'un adolescent soit différent en intra familial et dans le cadre de sa bande, c'est aussi logique. C'est plutôt rassurant de voir, d'ailleurs, qu'il a plusieurs facettes. Là, dans votre exemple, vous avez l'impression que l'adolescent est plus apaisé, aimable en famille et plus agressif en bande. Je peux vous signaler des cas où c'est l'inverse. L'adolescent est très agréable en bande et absolument odieux en famille allant jusqu'à insulter ses parents. Mais le fait qu'il soit comme ça différent en fonction de l'environnement et des personnes avec qui il est, c'est le propre de l'adolescence. Son aspect, ce qu'il est, est encore assez, je ne sais pas quel est le terme, comme de la pâte à modeler, malléable en fonction de l'environnement dans lequel il est, disons influençable. C'est pour ça qu'il ait un environnement qui soit plutôt bienveillant parce que l'influence du milieu extérieur est importante sur lui. Les problèmes de délinquance que vous décrivez le confirment. Par rapport à l'uniformité, aux uniformes autrefois, il y avait aussi des uniformes, en tout cas, dans toutes les prises en charge collectives y compris dans les colonies de vacances. Maintenant, ils ont toujours un uniforme, juste qu'il est beaucoup plus cher et il n'est pas pris en charge par la collectivité. Il y a les marques etc. Il y a toute une pression consumériste, marketing qui fait que le budget vêtement est très important mais le souci de l'apparence, ce n'est pas extrêmement nouveau. A l'adolescence, il y a toujours eu un souci de l'apparence. Après, les gens n'avaient certes pas forcément les mêmes moyens, ce n'était pas forcément l'essentiel. C'est vrai que moins on est sûr de son être, plus on travaille sur le paraître. Donc, les ados qui investissent le plus dans le paraître sont sans doute ceux qui se sentent le moins riche intérieurement, qui sont le moins sûrs d'eux. Plus l'adolescent grandit, plus on est sûr de ses compétences, de ses savoirs, plus on est serein intérieurement, moins on a besoin d'agir sur l'apparence, donc, c'est un signal qui peut nous être donné. Par rapport aux modifications actuellement, des modes vestimentaires, les parents, les adultes jouent un peu un rôle. C'est-à-dire que la volonté de se différencier de l'univers des adultes, ce n'est pas malsain, c'est plutôt sain à cet âge-là. A la fois, on ne veut plus ressembler à l'enfant qu'on était, mais à la fois on veut quand même s'émanciper des adultes qui sont comme des représentants parentaux en adoptant un style qui nous est propre. Cette histoire de mode des jeunes et de mode des vieux, ça a toujours existé, dans les pièces de Molière déjà. Dans l'Avare, il y a une allusion qui est faite aux vêtements d'une époque et aux vêtements des jeunes ; cette volonté de différenciation vestimentaire est ancienne. Là, ça semble un peu accéléré, on a l'impression que chaque année c'est une nouvelle adolescence. Je pense que concernant les parents, le fait qu'on idéalise son adolescent fait qu'on idéalise aussi la mode adolescente. Les adultes s'habillent de plus en plus maintenant comme les adolescents, les mères mais aussi les pères. Il y a cette marque de vêtements féminins, je ne sais plus comment elle s'appelle, qui pousse les mères à s'habiller comme leurs adolescentes, comment ça s'appelle ? Merci, voilà, « comptoir des cotonniers », il y en a qui connaissent. On voit ça aussi chez les hommes. Les pères qui s'achètent Abercrombie comme leurs fils adolescents. C'est sympathique, tout le monde a envie de paraître jeune et ce n'est pas le problème. Mais le problème pour l'adolescent, c'est qu'il a vachement de mal à se différencier de ces adultes là, de ses propres parents. Il y a une espèce de course poursuite pour être toujours différent de ses parents. Il en rajoute. Il en rajoute. Et tout ça fait le bonheur des marchands de fringues !

Un participant dans la salle :

Je pensais que pour passer du stade adolescent au stade adulte, il fallait faire un certain nombre d'expériences initiatiques. Notamment, cela permettait collectivement de se confronter à la norme sociale, ensuite de voir comment je m'y adapte. Donc, le service militaire à une certaine époque pouvait servir à ça pour les jeunes garçons. Vous en parlez assez peu. Peut-être que ça n'est pas présent dans le propos ? Il n'existe pas beaucoup d'expériences sociales qui pourraient ressembler à ça. Qu'est-ce qui permet de se confronter à ?

Un de mes camarades associatif me disait que le stage BAFA, entre autres, parce que c'est une confrontation à la réalité directe : « Je vais m'occuper des petits et donc, là, je peux être vraiment, dans l'image de l'exercice quotidien, un adulte en formation. Je peux aussi faire ma propre

expérience de ce que je ferai quand je serai parent ». Donc il y a des éléments comme ça. Il y a peut-être besoin dans notre société de retrouver des expériences collectives. C'était une question.

Stéphane Clerget :

C'est un point important également. Je n'en ai pas parlé parce que je savais que vous alliez m'en parler. Les rituels d'initiation à quoi ça correspond ? Il y en a dans toutes les sociétés, il y a pas mal de choses écrites dessus et je vous renvoie à tous ces ouvrages. Mais globalement, l'idée, c'était la prise en charge collective des transformations liées à l'adolescence. Prise en charge, c'est-à-dire à la fois reconnaissance « on te reconnaît devenant adolescent, on reconnaît que tu n'es plus un enfant ». Aujourd'hui, ce n'est pas toujours le cas. Certains parents ont du mal à reconnaître que leur enfant devient adolescent, ils essayent de le maintenir dans un statut d'enfant. Et là l'ado en fait des tonnes pour montrer qu'il n'est plus le petit enfant adorable et se transforme en diable pour que les parents prennent enfin conscience qu'il n'est plus ce petit enfant. Donc c'est un des intérêts de cette reconnaissance sociale. Le but aussi, c'est que le collectif porte toutes les angoisses, tout le stress, tout le vécu dépressif que peuvent générer ces transformations, donc ça avait du sens. Il y en a un certain nombre qui ont disparu ; ils existent toujours mais c'est l'Éducation nationale qui les porte à présent ces rituels. Par exemple dans les passages de classe, passage en sixième, passage en seconde etc. L'Éducation nationale porte beaucoup de rituels, mais pour la plupart ils ont un peu disparu. Vous aviez également beaucoup les religions qui les portaient aussi. Il y a encore des familles où la religion est très présente et donc, les jeunes passent ces rituels, la communion, la bar mitzvah ou autre chose qui ont fonction de rituels initiatiques et de reconnaissance d'un passage, pas forcément d'un accompagnement, en tout cas du moins d'une reconnaissance. Dans les principes des rituels dans les pays traditionnels, on retrouvait la séparation d'avec le milieu familial. Il y avait des épreuves comme la chasse au lion, des marquages physiques, corporels mais également il y avait l'apprentissage de savoirs un peu secrets qu'on réservait aux grands. C'est un peu ça qui définissait l'ensemble des rituels. Le service militaire en était, sans doute, un dont le marquage corporel, c'était la tonte des cheveux. Aujourd'hui, ce déficit pourrait, peut-être, expliquer des tentatives des adolescents par toute cette culture adolescente ou sous culture adolescente, tous ces comportements adolescents, tous ces symptômes adolescents qu'on ne décrivait peut-être pas avant. Ça vient faire office de rituels, finalement, parce que les marquages on les a, les transformations physiques on les a. Ce qu'on a moins, c'est la séparation d'avec le milieu parental. D'où l'intérêt des camps d'ados, d'où l'intérêt aussi qui s'impose parfois, les parents soit le réclament soit l'acceptent la mort dans l'âme, des internats. C'est de partir un an, d'être séparés, ça fait un peu office de rituel initiatique. Pardon ? L'écran vidéo ? Alors, l'écran vidéo, c'est un faux rituel. En fait, ça nous sépare des parents et on n'a pas de vraies transformations intérieures. Donc, c'est des rituels bidon qui ne sont pas efficaces.

On peut même se demander si, parfois, dans le cadre de trouble du comportement alimentaire, des hospitalisations ne font pas office de rituel avec séparation, je pense notamment aux jeunes filles anorexiques ou boulimiques ou d'autres troubles psy avec hospitalisation, avec apprentissage d'un savoir sur soi, un peu le secret de son fonctionnement intime, et puis aussi des épreuves qui en fait tournent autour de la pathologie, l'épreuve étant de surmonter sa pathologie. On assiste donc à une espèce de médicalisation des rituels d'initiation ou d'une scolarisation. Mais, je vous rejoins sur le fait qu'effectivement les professionnels de l'enfance dans le cadre de camps d'adolescents notamment remplissent cette mission-là. Je vois des jeunes pré ados qui reviennent de colo et qui ont vraiment vécu l'aventure, ça les a transformés. Ils sont même différents physiquement et ça leur a fait beaucoup de bien. Pour ce qui est des stages BAFA qui concernent, là, des plus grands, ça peut avoir cette fonction-là. De toute façon, tout ce qui est responsabilisation et la prise en charge d'enfants est une sacrée responsabilisation, c'est très utile pour les adolescents ; même tout simplement le baby-sitting d'ailleurs. Pouvoir s'occuper de jeunes enfants aide vraiment l'adolescent à mieux accepter déjà la perte de son enfance et à s'imaginer adulte potentiel. C'est en tout cas très utile vu qu'il n'y a plus tellement de petits boulots qu'ils peuvent faire les jeunes, à part animateur ou baby-sitter.

Merci à vous tous.

Bernard Pozzoli, Vice-président du Conseil général de l'Allier en charge de la Jeunesse :

Merci à vous Stéphane Clerget. On a vu que le débat qui s'est instauré avec la salle a montré que le sujet était d'intérêt, l'intervenant était intéressant. Cela montre l'esprit même de ces Neuj'Pro.

Je vais être très très court pour ces quelques mots pour clôturer les 10èmes Neuji'Pro nationaux, ici, à Vichy.

D'abord pour vous remercier à nouveau, toutes et tous, intervenants, participants pour la richesse des débats dans votre participation active à ce Neuji'Pro.

Remercier également les dix jeunes du lycée privé d'enseignement supérieur de Vichy que vous avez vus pendant ces trois jours, ici, passer les micros, tenir le vestiaire et vous accueillir. Ils préparent soit un BTS d'animation gestion touristique locale.

Remercier aussi nos partenaires que sont le CNAJEP, l'INJEP, l'ANACEJ et l'Association des Départements de France mais également le groupe territorial et le Journal de l'Animation. Remercier plus particulièrement et encore, comme je l'ai fait hier soir, mais encore aujourd'hui, l'ensemble des services du Conseil général de l'Allier et surtout le service Jeunesse pour toute cette organisation chaque année.

Et enfin, vous demander à toutes et à tous de ne pas hésiter à nous dire ce que vous avez pensé de Neuji'pro, thème par thème, les satisfactions, les insatisfactions, les avis, les critiques pour qu'on puisse, pour l'avenir, continuer d'améliorer les sujets débattus, la façon de travailler sur ces Neuji'pro.

Je vous donne rendez-vous l'année prochaine, je l'espère, pour les 11^e Neuji'Pro, ici même à Vichy, les 10, 11 et 12 octobre 2012.

Bon retour à tous. Merci.